

à la recherche des jeunes filles disparues, Ruffi parut, courroucé et sévère.

Revêtu d'une cuirasse comme un combattant, et l'épée au côté, il se présenta devant le général.

— A quoi pense le commandant des réformés, l'appui de la Religion, celui en qui nous avions jadis espoir ? dit-il avec une hardiesse que rien n'intimidait. Je viens du camp de Montbrun, et j'apprends qu'ordre a été donné à l'armée de rester en dehors de la ville. Craint-on que les catholiques ne soient terrifiés de la venue des soldats du Christ ? L'orgueil des papistes est-il au point qu'il nous soit interdit de trouver dans les murs de Lyon le repos dont nous avons besoin ? Pour m'éclairer, je viens au foyer des huguenots, au centre de leur pouvoir, et, dans la citadelle qui garde nos destinées, que trouvé-je ? tous les esprits inquiets, toutes les têtes à l'envers, toute la garnison en rumeur, non de l'approche des Guisards, non de la marche de Tavanne ou de Nemours, mais de la sortie clandestine de trois fillettes qui ont eu le caprice d'aller à la messe parce que cela leur était défendu. Je croyais, général, que ceux de la Religion avaient de plus hautes inquiétudes, de plus grandes et de plus vastes préoccupations.

— Ruffi, dit le général irrité, j'aime que les soldats soient au camp, les papistes à la messe et les ministres au prêche ; chacun est à sa place. Mais quand les soldats montent en chaire, que les ministres commandent les armées, tout va de travers, et c'est le cas ici. Vous voulez savoir ce qui se fait ? suivez-moi ; je vais réparer les fautes de votre ami Montbrun, qui s'est laissé battre par des paysans mal armés ; je vais relever le moral de nos